

d'une grande poésie. Les branches s'inclinent en cadence, l'eau du bassin vibre au gré du rythme, ses ondes s'éteignent avec la résonance des accords. Un scintillement noir et blanc marque l'alternance des temps forts et faibles. Clothilde, telle un ange, vogue sur les nuages; de son bras magique, elle fait sourdre une onde mordue de soleil. C'est une vraie fantasmagorie, de sons et d'images qui s'appellent, se répondent, se pourchassent, s'accordent et se délient pour la joie des oreilles et des yeux sensibles. On mesure ici ce que peut être le cinéma pur. Rien n'exprime mieux la poésie de l'adolescence, le charme du printemps, la pureté d'un corps, la fraîcheur d'une âme. On sait avec quelle ardeur Émile Vuillermoz livre combat pour ses idées et nul ne mettra en doute sa passion du cinéma. Les artistes, en particulier les musiciens, doivent lui savoir gré d'ouvrir avec les cinéphonies, des horizons nouveaux où la musique aura la part la meilleure.

Arthur HOERÉE.

## Critique de la T. S. F.

Au point de vue qui nous intéresse, c'est-à-dire envisagée dans ses rapports avec la musique classique et moderne, sous son aspect réellement artistique et aussi pédagogique, la T. S. F. n'est ni aussi coupable que ne le disent les uns, ni aussi accueillante à la musique et aux musiciens que ne le disent les autres.

A en croire les feuilletonistes de la grande presse, si hostiles — comme chacun sait — à la musique, la radio est disqualifiée par la place prépondérante qu'elle fait aux maîtres du passé et du présent et il n'est pas d'invectives qui ne soient jetées aux défenseurs des Bach, des Beethoven, des Schumann ou des Debussy. L'art proprement contemporain est voué à une exécration et à un mépris qui ne se manifestent que par des injures.

On appuie une telle argumentation — si l'on peut s'exprimer ainsi ! — sur ce fait, qui n'est qu'à moitié vrai : la majorité du public n'aime que les airs d'accordéon ou les chansons de music-hall, la preuve en est que chaque tentative en faveur de la « grande » musique vaut, au poste qui l'a émise, de nombreuses lettres de protestation et, réciproquement, tous les plébiscites auprès des auditeurs de T. S. F. montrent combien ceux-ci sont sensibles au charme d'une *rumba* ou d'un *fox*, et combien peu les séduisent les plus sublimes quatuors à cordes, symphonies ou oratorios. Un point est vrai : la musique légère a plus d'amateurs que la musique « sérieuse », mais on ne peut rien conclure ni des lettres adressées aux postes émetteurs, ni des félicitations, ni des récriminations, pas davantage que du résultat des plébiscites.

Ceux qui n'ouvrent leur poste que pour entendre telle page de Ravel, de Falla, d'Hindemith ou d'Alban Berg, ceux qui guettent une audition de Gieseking, de Braïlowsky, de Ninon Vallin, de Casals ou de René Le Roy n'ont pas l'idée de manifester, d'aucune façon tangible, leurs impressions radiophoniques. La midinette qui écrira une lettre enflammée à la suite d'une suave chanson de Maurice Chevalier n'a pas de pendant dans les sphères, je ne dis pas

socialles, mais intellectuelles, où on use de la radio pour écouter l'*Opus 111* ou la *Symphonie de Psalms*. Elle se plaindra de ne pas entendre assez souvent *Couchés dans le foin*, les mélomanes se taisent quand ils n'entendent pas les œuvres qu'ils aiment ou qui les intéressent, et qu'ils ont renoncé à chercher sur les programmes, tant elles y paraissent rarement. Sans doute, si on a acquis un poste de T. S. F. dans l'espoir de se familiariser avec la musique, délaissée au concert, de Frescobaldi, de Schütz, de Rameau, de Scriabine ou de Magnard, on éprouve une amère déconvenue... Cependant, il faut être juste : il y a beaucoup d'œuvres intéressantes inscrites ici et là au milieu de programmes insolites, il en est donné parfois des auditions remarquables. Sans chercher hors de nos frontières, la radiophonie française fait un magnifique effort et, à la direction de chaque studio, on a placé des hommes compétents et dévoués à la musique. Certes, tout n'est pas parfait : on souhaiterait que certains noms reviennent moins souvent, que d'autres figurent de temps à autres... Mais l'équipe privilégiée et qui, par droit divin, exerce — ou de peu s'en faut — le monopole de la musique distillée par les ondes, comprend des artistes de premier ordre et qui, par leur situation privilégiée, ont une connaissance des nécessités radiophoniques qui les rend irremplaçables. (O Maurras ! n'est-elle pas imprévue cette démonstration et cette illustration d'un des principes monarchiques, données par la radiophonie, sous le règne de M. Mandel ?).

Notre devoir est de signaler ce qui nous paraît digne d'intérêt et d'élever notre voix, non pas contre les amateurs de musique, dite légère, mais parallèlement à la leur, afin de faire un contre-poids à leur zèle actif.

Plus encore que faire la critique des auditions radiophoniques et du choix des œuvres, il importe que nous signalions les tentatives heureuses, que nous manifestations notre enthousiasme et notre gratitude pour ce qu'on a fait en notre faveur. Il nous est impossible de demeurer indifférent devant une des formes de l'activité musicale qui joue un rôle aussi essentiel dans notre société, et c'est aux musiciens à en saisir toute la portée et à manifester l'attention qu'ils lui portent. Puisse, dans un prochain avenir, M. Paul Reboux trouver dans son courrier d'autres billets que celui qu'il a cru bien faire de communiquer aux lecteurs d'un grand journal du soir et qui, Dieu merci, s'il émane d'un « prolétaire », comme il dit, n'exprime pas les sentiments de toute une caste sociale : « Assez de sonates, de classiques qui fichent le cafard. Croyez-vous faire l'éducation du peuple en lui faisant chaque jour ingurgiter de force toutes ces vieilles choses après le boulot ? Il y a plus d'âme dans l'accordéon que dans les études en si et bémol (sic). L'ouvrier se fiche de vos classiques. Le cœur du peuple est simple. Donc, à la gare vos classiques trop souvent rabâchés ! Que de 19 heures à 23 heures nous n'entendions plus ces airs vieillots qui nous font grincer des dents ! Est-ce que les jours de fête, on fait danser la foule avec du Saint-Saëns ? Est-ce qu'on fait marcher les troupes après trente kilomètres dans les pattes avec du Beethoven ? Non et non. Je suis du peuple et je cause comme tel. »

Pauvre Villon ! Etait-ce cela que vous exhaltiez, vous aussi, quand vous vous faisiez l'apologiste du langage populaire ? Ce clair bon sens, cette netteté instinctive du jugement, toute cette réserve d'énergie et de grandeur qu'on cherche et

qu'on trouve dans le peuple, s'exprime-t-elle ainsi ? N'y a-t-il pas eu une « harangue » qui aime aussi l'accordéon et qui se fiche de Beethoven, pour écrire à M. Reboux que cette lettre est d'un sentiment bas et que ce prolétaire-là a les vices qu'elle attribue aux bourgeois ? C'est pour lutter contre ceux qui écrivent de telles lettres et qui pensent de façon si médiocre, si niaise et si confuse que nous n'avons pas le droit de nous désintéresser d'une activité à la fois sociale et artistique qui a besoin d'être soutenue moralement, d'être prise en considération, discutée, louée ou blâmée — et cela pour le bien de toutes les classes de la société, sans aucune distinction.

Robert BERNARD.

## Conférences

**////** CONFÉRENCES DE LOUTA NOUNEURG SUR LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT PIANISTIQUE. (Musée Galliera, American Women's Club.)

Je dois avouer ma défiance instinctive des manifestations publicitaires de pédagogie musicale. Tous les professeurs qui se vantent de réformer l'enseignement du chant, du violon, du piano, etc., me causent de l'inquiétude. Et pourtant, s'ils ont trouvé quelque chose de nouveau, n'est-il pas naturel qu'ils le fassent savoir au public ? J'ai dû me l'avouer après avoir entendu une conférence de Mme Nouneberg. J'en sortis très troublé ; à la fois émerveillé et défiant. L'emploi du cinéma au ralenti montrant le jeu des grands maîtres du piano m'avait enchanté. Cette main d'Horowitz dominant le clavier, ses doigts rampant moelleusement sur les touches ; celle de Backhaus si impérieuse, si parfaite ; celle de Cortot... Tous ces maîtres montraient une faculté d'attaquer la note très personnelle, mais dès qu'il s'agissait d'accomplir le même trait rapide, le même passage en arpèges, on devait reconnaître qu'ils s'y prenaient tous de la même manière et ce n'était généralement pas celle qu'ils conseillaient à leurs élèves.

Je me suis, je l'avoue, passionné pour le mystère qu'éveillait en moi ce curieux spectacle. J'ai dû, certes, bien ennuyer Mme Nouneberg par mes demandes d'explication. Maintenant, j'ai compris et je crois sincèrement que cette femme énergique, intelligente et sensible a enfin mis au point une méthode pianistique absolument sûre et fondée sur des principes nouveaux. On ne saurait prétendre que Mme Nouneberg ait improvisé cette technique. Depuis son enfance elle n'a cessé de travailler. Très jeune, elle s'est insurgée contre le fait que les maîtres du piano instituent une lutte sans merci contre les muscles qui se raidissent au lieu d'éviter la contraction musculaire par un jeu naturel approprié. Découvrir les secrets d'un jeu qui ne fasse violence à aucun muscle a été sa constante préoccupation. Un beau jour la vue d'un film au ralenti l'a persuadée qu'elle avait là sous la main un moyen de contrôle absolument sûr et elle en a tiré un merveilleux parti.

Le travail se faisant tout en souplesse permet aux enfants d'apprendre la technique du piano deux ou trois fois plus vite qu'autrefois et aux virtuoses de garder leur agilité sans plus avoir à répéter chaque jour des exercices pendant des heures ! Quand on a entendu jouer Mme Nouneberg et ses élèves, on n'en saurait douter.

On ne saurait douter non plus de la « vérité » de son enseignement. Il ne s'agit